

Édouard Glissant :
du lieu d'origine au lieu commun

En relisant les écrits théoriques d'Édouard Glissant en vue de cette communication, j'ai été frappée par la métamorphose, presque une transmutation, qu'ont subie, au cours des années, les titres qu'il a choisis pour ses ouvrages consacrés à la poétique. De *Soleil de la conscience* de 1956, qui précède cette extraordinaire saga romanesque qui va de *La Lézarde* à *Tout-Monde*, et dont l'apport théorique n'est pas à sous-estimer, jusqu'au *Traité du Tout-Monde* de 1997, le parcours est surprenant. On passe d'une image poétique, à forte connotation métaphorique, « soleil », qui fait penser au libre développement d'une quête, à une formule bien codifiée dans la rhétorique traditionnelle de l'Occident, qui renvoie à un discours structuré en système. La lecture du *Traité* dément, comme on s'y attendait, en large mesure le titre et pourtant un système non systématique est bien présent dans ce dernier livre et sous-tend la libre argumentation, qui n'est qu'apparemment déstructurée. Il y a, à l'état présent, dans la réflexion d'Édouard Glissant, une vision bien définie du monde et de son évolution, du processus qui pousse les humanités, de façon vertigineuse, les unes vers les autres dans un monde qui a enfin réalisé sa rondeur, du moins au point de vue spatial, au sens où nous sommes tous désormais là, face à tous.

Il ne s'agit pas d'une vision arrogante et qui se voudrait définitive et exclusive, car justement elle se fonde sur quelques idées-clés qui sont tirées du champ sémantique du mouvement, et même du mouvement perpétuel, l'errance¹, et de l'imprévisible, de l'opacité, de la démesure qu'on peut résumer dans l'idée de chaos. Une réflexion ouverte qui progresse, se corrige et se définit en route, qui pourrait aussi se défaire pour renaître sous des formes inattendues dans la synergie perpétuelle du moi et de l'autre, du lieu

1. « L'étant ni l'errance n'ont de terme, le changement est leur permanence, ho! – Ils continuent ». (*Traité du Tout-Monde*, « Poétiques IV », Paris, Gallimard, 1997. J'utiliserai par la suite le sigle TTM).

incontournable où l'on a fixé sa première racine, et du monde où l'on s'efforce de fixer toutes les autres qui nous poussent au cours de notre vie plus ou moins errante, au sens propre ou au sens figuré.

La poétique de Glissant est le résultat, provisoire mais assez solide, d'une longue et inlassable quête et d'une expérimentation passionnée de la matière du monde qui dure depuis plus d'un demi-siècle, et dont les ouvrages théoriques essaient, de temps à autre, de dresser un bilan pour le proposer à la réflexion et à la discussion. En effet, si au début, à l'époque de *Soleil de la conscience*, il s'agissait avant tout (je ne dis pas seulement, mais avant tout) pour Glissant de se retrouver, dans sa double identité d'Antillais, fils des Noirs de la diaspora, et de Français, né dans un département d'Outre-Mer, peu à peu la réflexion sur soi et sur le monde archipélique où il est né et où il a vécu, s'est élargie, même si le passage du lieu d'origine au lieu commun, le franchissement du seuil a demandé un long parcours à rebours vers les sources lointaines, au-delà de l'Océan, non pas pour s'y enraciner dans une nostalgie mortifère du passé, mais pour recommencer le voyage de la connaissance de soi, qui seule peut ouvrir à la connaissance du monde. Donc, au début de la recherche d'une poétique, il y a, pour Édouard Glissant cette belle image du *soleil*, qui est très présente, et presque toujours dans une acception positive, dans toute la littérature des Antilles, une image qui fait penser à une vie épanouie, à l'issue positive d'une quête qui est difficile, mais dont le but est clair.

En passant du *Soleil de la conscience* à *L'intention poétique*, qui réunit un certain nombre d'essais écrits entre 1953 et 1961, mais publiés en 1969, le projet est moins clair ou du moins beaucoup plus complexe et difficilement déchiffrable car on y trouve déjà les éléments, ainsi que la volonté, l'intention justement, d'une nouvelle poétique qui viserait non plus seulement la façon dont certains groupes restés en marge de la culture du monde, pourraient s'y insérer avec leur voix originale mais, plus généralement, la façon dont un écrivain peut s'exprimer dans un monde devenu Relation, dans un monde où l'étant, qui se construit, s'est substitué à l'être qui demeure au-delà de tout avatar. C'était un texte difficile (j'emploie exprès le verbe au passé, car l'approche, à rebours, aidée par les ouvrages qui l'ont suivi, est maintenant beaucoup plus aisée) où le poétique et la poétique essayaient d'ai-

guiser leurs armes en vue d'un projet ambitieux de renouvellement total, fondé sur le simple constat que dans un monde devenu instable et relationnel, l'écrivain, l'artiste, n'avaient plus de points de repère et avaient besoin de repenser non seulement leur rôle, mais encore les assises du monde.

Cette idée s'est précisée dans un texte qu'Édouard Glissant a exclu, dans la nouvelle édition Gallimard, du groupe des « poétiques » et qui semble, en effet, appartenir de par son titre à un débat strictement archipélique, le *Discours antillais* de 1981. Ce « discours antillais » situe pourtant les problèmes spécifiques des Antilles dans un contexte mondial, en contribuant ainsi à un éclairage spéculaire des deux réalités : la Caraïbe et le reste du monde, l'ici et là, les pays de la quête identitaire et les pays qui croient orgueilleusement avoir déjà une identité. Pour ce qui est du titre, on est passé du *Soleil de la conscience*, qui relève du domaine du libre langage poétique, à *Intention poétique* qui commence à introduire l'idée d'un projet, même s'il reste encore à l'état embryonnaire, pour passer enfin à *Discours*, qui suppose déjà une argumentation plus et mieux structurée. Je sais bien qu'avec Glissant il faut toujours s'attendre à des surprises, que les mots-étiquettes que nous collons sur des produits connus cachent, le plus souvent, dans le magasin glissantien, des produits nouveaux et tout à fait inattendus, et pourtant on ne peut pas ne pas remarquer dans le choix des titres une escalade vers des mots qui, dans la rhétorique occidentale, indiquent de façon de plus en plus marquée un discours rigoureusement structuré, presque didactique : *Poétique de la Relation* (1990), *Introduction à une poétique du Divers* (1996) et, enfin, *Traité du Tout-Monde* (1997). Traité : je cite à partir du *Petit Robert* : « Ouvrage didactique, où est exposé d'une manière systématique un sujet ou un ensemble de sujets concernant une matière ». Un mot très ancien et bien enraciné dans la tradition occidentale où il évoque de tout temps l'idée de système, anti-glissantienne par excellence. Choix apparemment étrange, qui donne à réfléchir, car il n'est pas aisé d'établir s'il s'agit d'une digue que l'auteur essaie d'opposer à l'envahissement vertigineux du chaosmonde, ou bien s'il n'a pas plutôt voulu entraîner dans le chaos, pour leur faire changer de signe, ces quelques mots-piliers de la rhétorique occidentale. Il se peut que la réponse réunisse les deux hypothèses, car si le vertige fait peur et peut être dangereux hors de toute discipline, les risques du système ne sont pas moindres

dans un monde où tout bouge et où des barrières trop rigides pourraient difficilement résister à la poussée de cette vague immense.

Pour s'en tenir encore aux titres, il faut souligner que l'impression de se trouver en pays connu que donnent les premiers mots rassurants, est tout de suite corrigée par ceux qui suivent et qui indiquent la *matière* des contenants tels que discours, poétique, introduction, traité, qu'on croit si bien connaître. Une poétique, oui, mais de la Relation. Qu'est-ce qu'une Relation avec un grand R ? Une introduction à une poétique, mais à une poétique du Divers. Divers : un substantif avec un grand D que le *Petit Robert* n'a pas encore enregistré, même si Segalen l'avait déjà employé avant Glissant. Et pour finir, du moins pour le moment, un traité, mais un traité du Tout-Monde. Mot étrange, ce dernier, pour ceux qui tenteraient une première approche à l'univers glissantien, mot exotique aurait-on dit, peut-être, autrefois, qui semble faire de ce titre une sorte de monstre, né d'un accouplement contre nature. On est ainsi projeté, rien qu'à travers les titres, d'une sorte de classicisme rassurant : discours, poétique, traité, etc., en pleine folie baroque, où les opposés se rencontrent et cohabitent, où l'ordre devient chaos, où le prévu se fait imprévisible, on entre en somme de plain-pied dans le monde d'Édouard Glissant, qui n'a certainement pas choisi en toute innocence des titres apparemment si simples et pourtant si bouleversants. Des mots-clés du système pour détruire le système. C'est une tactique connue et généralement très efficace. Je suis pourtant convaincue que de la part de Glissant il n'y pas eu et il n'y a pas seulement volonté de rupture, mais aussi et surtout volonté de faire rencontrer des histoires, des expériences et des langages différents.

Mais il est temps d'aller au-delà des frontispices et de rentrer dans mon projet. Il faut pourtant que je m'arrête encore un instant pour une considération apparemment extérieure aux textes. Entre 1956 et 1990, donc pendant plus de trente ans, Glissant n'a publié que trois volumes consacrés à des problèmes de poétique ou de critique, au sens large du terme, mais à partir de l'année 1990, l'année de *Poétique de la Relation*, jusqu'à 1997, c'est à dire en l'espace de sept années, il a cumulé trois ouvrages théoriques, et un important texte critique, *Faulkner, Mississippi* (1997), qui est aussi un texte de poétique, théorique et appliquée. On a comme l'impression d'une urgence, d'un besoin d'abattre des barrières, de franchir des obstacles, de forcer à l'écoute des consciences, je

serais tentée de dire des inconsciences, fermées sur elles-mêmes dans la contemplation de leurs malheurs ou bien de leur passé mythique. Le passage de *Poétique de la Relation* à *Introduction à une poétique du Divers* et, finalement, au *Traité du Tout-Monde* confirme cette impression.

Poétique de la Relation représente, à mon avis, le moment le plus haut dans l'effort d'élaboration d'une poétique qui se fonde solidement sur les assises d'un passé et d'un présent lus avec une lucidité extraordinaire. Ce qui a permis à Édouard Glissant de percevoir et de dénoncer, avec d'autres mais bien plus efficacement qu'eux, les limites et l'épuisement des poétiques qui nous ont accompagnés et soutenus au cours de ce siècle finissant et l'abîme qui pourrait s'ouvrir devant nous, si nous nous laissons aller au maëlstrom qui nous entraîne ou, ce qui est peut-être encore pire, si nous croyions pouvoir nous sauver en cultivant notre jardin, car il n'existe plus d'enclos qui puisse résister aux poussées de la globalisation. Si notre monde est parcouru d'un dynamisme frénétique de gens et d'idées, il est évident qu'un certain nombre de notions consolidées entrent en crise, du moins dans leur forme connue, référentielle : les notions d'identité, d'ordre, de prévisibilité, d'Histoire avec une majuscule, d'être, qui a besoin de stabilité, d'idéologie, qui a besoin de temps pour se consolider, d'Universalité etc. Toutes ces notions sauvegardaient la vision d'un monde organisé, qui avait une genèse bien connue, une évolution, des hiérarchies et des finalités inscrites depuis toujours dans son Histoire. Mais tout a changé au cours de ces dernières années et tout change de plus en plus vite, tout est confronté à tout et le monde est devenu un réseau relationnel. Que faire, face à cette confrontation, multiple, inévitable et continuelle, pour échapper aux deux périls majeurs qui nous guettent : à savoir la perte de l'identité et l'homologation, ou bien la fermeture arrogante et anti-historique au multiple, au Divers qui caractérisent et embellissent notre époque ? Dans *Poétique de la Relation* Glissant essaie, en nous faisant reparcourir quelques étapes cruciales de nos histoires, de nous indiquer des traces, qui quelquefois se croisent et se confondent encore (les ouvrages qui suivent vont les préciser), mais d'où émergent pourtant les lignes d'un parcours ou de quelques parcours possibles.

L'idée-guide qui fonde la poétique d'Édouard Glissant, née de la réflexion sur l'état présent du monde et de l'expérience des

êtres qui ont traversé les avatars de la diaspora et de la plantation, peut se résumer, c'est connu, dans le mot « créolisation », qui essaie de répondre à l'inéluctable de la rencontre, choisie ou forcée, sans qu'il y ait perte d'identité, mais, au contraire, acquisition d'une identité nouvelle et plus riche, douée d'une capacité d'enracinement multiple dans différents espaces géographiques, culturels et linguistiques :

« La créolisation est la mise en contact de plusieurs cultures ou du moins de plusieurs éléments de cultures distinctes, dans un endroit du monde, avec pour résultante une donnée nouvelle, totalement imprévisible par rapport à la somme ou à la simple synthèse de ces éléments » (TTM, p. 37).

Quelques idées de base, qui renversent les données de notre vieille civilisation, sont le corollaire de ce concept apparemment si simple et pourtant si difficile non seulement à accepter, mais même à imaginer dans sa réalisation pratique, à savoir : la langue d'origine à travers laquelle nous continuons de nous exprimer subit les contrecoups de la présence de toutes les langues du monde, s'ouvre au multilinguisme et devient baroque, l'identité bien enracinée dans un lieu, l'identité-racine, fait place à l'identité-rhizome, enracinée en plusieurs lieux, géographiques ou culturels, à l'identité-relation, née de l'osmose entre le Moi et l'Autre, osmose qui n'efface pas, toutefois, ne doit pas effacer les zones d'opacité, d'impénétrabilité qui sont la sauvegarde de toute identité.

Mais si tout est mouvant, imprévisible et si l'opacité nous empêche quand même d'établir des échanges non ambigus, comment espérer pouvoir éviter la babélisation qui nous guette ? comment et où communiquer ? La dernière réflexion d'Édouard Glissant me semble valoriser de plus en plus, en particulier dans le roman *Tout-Monde* (1993) et dans le traité homonyme, le rôle assigné au « lieu commun », sorti de l'enfer où notre culture occidentale semblait l'avoir définitivement relégué (on pense à Flaubert, à Léon Bloy), pour lui restituer son beau sens étymologique de lieu, géographique ou mental, de rencontre et de partage, de communion : « Le lieu commun [...] nous protège contre l'égarement, face au tout nouveau » (TTM, p. 171). Le roman *Tout-Monde* fourmille d'exemples de lieux qui, tout en étant très éloignés géographiquement et par traditions culturelles, ont un air de

famille et permettent au voyageur, à l'errant de se reconnaître dans l'altérité et d'y reconnaître l'Autre. Dans *Traité du Tout-Monde* le concept de « lieu commun » est employé fréquemment, défini et précisé à maintes reprises. Je cite quelques-unes de ces définitions : « une des traces de cette Poétique [de la Relation] passe par le lieu commun. Combien de personnes en même temps, sous des auspices contraires ou convergents, pensent les mêmes choses, posent les mêmes questions. Tout est dans tout, sans s'y confondre par force. Vous supposez une idée, ils la reprennent goulûment, elle est à eux. Ils la proclament. Ils s'en réclament. C'est ce qui désigne le lieu commun. Il rameute mieux qu'aucun système d'idées, nos imaginaires. » (TTM, p. 23). Suit une liste de lieux communs : mise en contact de toutes les cultures, la globalité des phénomènes, la conscience de l'échange, la vitesse des interrelations, la standardisation généralisée, etc. Lieux communs et écriture : « L'écriture soumet les lieux communs du réel à un exercice de rapprochement qui fonde dans une rhétorique » (TTM, p. 32). Lieu commun et invariant : « L'invariant est tout comme ce que nous disions du lieu commun : un lieu où une pensée du monde rencontre une pensée du monde » (TTM, p. 161). « L'espace du monde est partout présent, un invariant » (TTM, p. 213). Il y a même une « litanie des lieux communs » : « économie de marché, mondialisation, sociétés pluri-ethniques, guerres et massacres, massacre et guerre » (TMM, p. 210). Et pour finir, pour l'artiste, pour le scientifique, « Ce qui existe, au-delà de l'apparence, tel pourrait être leur garant de rencontre, leur meilleur lieu commun » (TTM, 218).

Je crois que cet effort du dernier Glissant pour essayer de trouver et de définir, dans l'immense chaos du provisoire qui caractérise notre époque, des lieux où les diverses traces se croisent et se reconnaissent va dans le même sens de la typologie et de l'écriture qu'il a choisies pour ses deux derniers ouvrages théoriques, où il reprend, comme je l'ai déjà dit, la matière de *Poétique de la Relation*, pour la relancer inlassablement à travers une esthétique de la répétition qui vise à faire brèche dans nos consciences, non pas par la simplification des concepts, même si parfois Glissant y fait recours, mais en nous apprivoisant, en nous menant peu à peu à nous familiariser avec son univers intellectuel, en nous forçant, en somme, à faire de cette pensée qui nous était, au début, désespérément étrangère et presque imperméable, un lieu de rencontre et de débat commun.

Qu'il en ait conscience ou non, qu'il le veuille ou non, le dernier Glissant est porteur d'un message urgent et il consacre toutes ses forces à le faire passer, à travers une rhétorique de la persuasion, mais de la sommation aussi, s'il le juge nécessaire : « Ne projetez plus », « Concevez », « Laissez faire », « Courez », « Plantez », « Faites », « Descendez », « Allez au devant de tout ça – Allez ! », « Écoutons le cri du monde », etc. Pour nous arracher à nos confortables certitudes, il ne dédaigne même pas, entre lucidité et voyance, de nous convier à la célébration de quelques rites, qui nous réuniraient tous autour d'un nouveau partage : « Je vous présente en offrande le mot créolisation » (TTM, p. 26).

Carminella Biondi
Université de Bologne